

La fin des temps

Pierre Sommermeyer

Il était une fois... un homme qui avait la langue bien pendue. On disait de lui qu'il se mêlait de choses qui ne le regardaient pas, que c'était un donneur de leçons, en bref il s'était rendu insupportable à son entourage. Celui-ci décida de s'en séparer. Certains de ses proches connaissaient des trafiquants de main-d'œuvre. Il fut vendu à ces gens, charge à eux de le revendre le plus loin possible. Ce fut le responsable du harem d'un grand roi qui l'acheta comme esclave. Cet esclave, appelons-le Joseph, comprenant qu'il était piégé, décida de jouer le jeu. Il utilisa son agilité intellectuelle pour se faire une place dans la société de ce pays. Le roi, reconnaissant ses mérites, l'établit. Joseph fonda une famille, eut des enfants qui eurent des enfants et ainsi de suite pendant longtemps. Les descendants de Joseph formèrent un peuple nombreux, à l'intérieur du peuple originaire de ce pays.

Un jour le roi changea, et celui-là n'avait jamais entendu parler de Joseph et donc ne lui devait rien. Quelque temps après, le nouveau pouvoir entreprit de grands travaux. Il lui fallait de la main-d'œuvre, nombreuse et à bas prix. Les chantiers s'ouvrirent et,

comme les gens du cru n'étaient pas très chauds pour se salir les mains, ce furent les immigrés de la deuxième ou de la troisième génération qui se présentèrent. Acceptés, ils se mirent au travail. Il fallut de plus en plus de main-d'œuvre, le travail était de plus en plus dur, les mauvais traitements prirent de plus en plus d'ampleur. Devant le risque de fuite de ces ouvriers, le ministre du moment décida de transformer cette population en esclaves.

Un jour, une femme qui travaillait aux cuisines du chantier devint enceinte. Elle accoucha clandestinement; ne pouvant garder l'enfant, elle l'abandonna. Une femme du pays, d'une famille aisée, qui ne pouvait avoir d'enfant, le trouva par chance, l'amena chez elle, et l'éleva comme son fils. Bientôt, l'enfant devenu jeune homme se rendit compte du dédain qu'il provoquait dans son entourage. Prenant conscience de ses origines, il alla visiter ceux qui pouvaient lui ressembler. Ce fut un choc. L'injustice faite à ceux qu'il considérait comme sa famille d'origine le révolta. Eux ne l'avaient pas attendu. Les grèves avaient succédé aux grèves. Certains étaient même allés jusqu'au terrorisme. Les riches du pays étaient menacés dans leurs familles. Le jeune homme commença à faire de la propagande pour sortir ses frères et sœurs de cette situation. Comme il avait appris beaucoup de choses à l'école, il fut écouté. De fait, c'était un intellectuel. Devant les troubles qui résultaient de cette agitation, le pouvoir dut prendre

1. On peut lire une autre version de cette histoire dans la Bible, Genèse 37, Exode 1 à 14. L'historicité de cette histoire n'a pas beaucoup d'importance. Il faut cependant reconnaître la place déterminante qu'elle tient dans l'imaginaire chrétien et particulièrement protestant. La promesse de la terre promise sous-tend la revendication d'une meilleure



une décision. Il ne pouvait se défaire brutalement de ces gens, un peu de répression ça va, beaucoup ça fait mauvais genre et cela pourrait avoir des conséquences fâcheuses sur les autres chantiers qui naissent dans tout le pays.

Le leader des travailleurs fut convoqué et on lui mit dans les mains le marché suivant: soit on vous casse quel que soit le prix qu'il faudra payer, soit vous partez clandestinement, de préférence la nuit, et on ferme les yeux. Issu du monde du pouvoir, sachant ce dont ses représentants étaient capables, le jeune homme fit son choix. Il demanda un délai pour présenter la chose à ses amis. Il le fit en ces termes: «Il faut partir, les choses ne s'amélioreront pas, au contraire. Si nous partons, nous pourrions reconstruire ailleurs une société meilleure où nous vivrions en paix. Une société où il n'y aura pas de pouvoir central, pas d'impôts, pas d'armée, pas de travaux forcés et pas de police.» Ils tombèrent tous d'accord, et une nuit, s'étant chargé chacun d'un baluchon, d'un peu de pain qui dans la précipitation n'avait pas eu le temps de lever, ils fuirent. Si le pouvoir central ferma les yeux, la police des chantiers ne suivit pas cet exemple. Elle courut après eux pour les rattraper. Il y eut

bataille. Poussés par le désespoir, hommes et femmes se battirent et défirent cette police qui au fond n'était capable que de battre des hommes sans défense. Et la fuite commença ; un long exode eut lieu vers une nouvelle société où couleraient le lait et le miel. Et un jour la terre promise fut atteinte et ce fut le début de notre histoire¹.

Révolution et religion

Dans le discours des révolutionnaires modernes, ceux du XIX^e, du XX^e comme du XXI^e siècle, la religion et la révolution ne font pas bon ménage. Il faut bien dire que le terme de religion est porteur d'une confusion et d'une contradiction. D'abord, il mélange l'idée de croyance à une transcendance et à la présence d'une institution religieuse. Et ensuite, alors que cette dernière est par essence opposée à tout changement du fait de sa nature institutionnelle, la croyance ne portant pas cette charge peut être porteuse de révolution. Nous allons faire un voyage à travers le temps et voir comment l'idée de révolution et celle de religion, c'est-à-dire de croyance, ont pu faire bon ménage pendant des siècles.

Aux origines

Quand on parle de l'utopie, on fait référence à Thomas More, parfois à un autre auteur plus ancien comme Platon et sa République, mais très rarement ou pratiquement jamais à la Bible. Il y est un texte bien oublié qui, bien longtemps avant que le Christ n'arrive, posait les bases d'une société où l'accumulation du capital n'était pas possible, où le pouvoir était exercé par des sages, où le roi n'existait pas.

Le silence, à ce sujet, des théologiens qui suivirent, de quelque obédience

qu'ils soient, avait pour premier but de passer par-dessus ce texte, et s'il advenait qu'il fût mis à jour, d'en dégager le caractère désuet et archaïque. C'est pourtant à ce texte que Jésus de Nazareth faisait référence quand il disait «je suis venu accomplir



la loi» et en même temps il proclamait «le royaume de Dieu est proche». L'annonce de la révolution sociale apparaît pour la première fois liée au message eschatologique, au message annonçant la fin des temps, la fin de l'Histoire.

Quand le Christ annonce qu'il est venu accomplir la loi, il fait suivre son propos par cette phrase qui semble sibylline mais qui est en fait fort claire : «Je suis venu proclamer une année de grâce du Seigneur.» Il reprend une phrase du prophète Isaïe qui faisait lui-même référence à ce texte mentionné plus haut. Cette année est celle du Jubilé. Il ne s'agit pas de ce rituel ridicule où l'on voit un potentat impotent et papal ouvrir une porte fermée dans une immonde église. Il s'agit d'une année spécifique qui clôt un cycle de vie.

Il importe maintenant de citer ce texte². Il a été écrit pour une société agraire. Il organise la vie de la communauté autour d'un cycle de base de sept ans et d'un cycle global de 49 ans. La

2. Lévitique, Chap. 25.

première donnée de base est celle-ci : la terre n'appartient pas aux individus mais à Dieu. Elle ne peut pas être vendue avec perte de tout droit. Les terres ont été distribuées au départ. Comme si chacun avait ce dont il avait besoin.

Premières mesures imposées, tous les sept ans la terre est mise en repos et la même année toutes les dettes sont abolies. Quand il y avait un esclave, il ne pouvait l'être plus de sept ans. Ces mesures étaient couronnées par cette dernière : après 49 ans, lors du Jubilé les terres revenaient à leur propriétaire original.

Ce type d'organisation rendait impossible toute accumulation de capital. On saisit tout de suite que ce système ne pouvait qu'être rejeté, et il le fut, et que son retour ne pouvait être qu'un danger pour les classes dominantes. Dans la théologie juive, la Mishna et le Talmud justifiaient l'abandon de ce système après le retour de l'Exil³ en plaidant l'archaïsme de cette réglementation.

Après s'être ainsi inscrit dans l'histoire de son peuple, Jésus livre sa pensée politique dans une prédication, qui prit le nom de « Sermon sur la montagne ». C'est un véritable

programme politique qu'il livre à ceux qui l'écoutent⁴. Dans ce qui a été transmis, la place des pauvres est prédominante, non seulement leur place mais aussi leur soif de justice.

En même temps qu'il affirme cette revendication sociale, Jésus de Nazareth annonce la fin des temps. En cela, il rejoint un courant très fort dans le judaïsme, incarné entre autres par les gens du désert, les Esséniens. La dimension eschatologique du christianisme primitif est indissociable de son discours général. Il sera illustré par le dernier livre du Nouveau Testament, l'Apocalypse de Jean.

Le christianisme primitif

La situation des Chrétiens après la mort de leur prophète va faire passer la revendication de la justice sur terre à l'arrière-plan, même si l'on retrouve l'incitation permanente de Paul à libérer les esclaves. Les groupes chrétiens qui se donnent le nom d'églises (assemblées en grec) luttent pour leur survie⁵. Ils sont en proie au rejet des juifs car ils sont hérétiques, et persécutés par les Romains car ils sont monothéistes. En interne, la lutte est aussi violente.

Jusqu'à la reconnaissance du christianisme comme « religio licita » par l'empereur Galère en 311, ce ne sont que schismes, brouilles, exclusions et violences, souvent arbitrées par le pouvoir central. Son successeur Constantin, qui s'est converti en 312, va intervenir dans la dispute qui oppose les Donatistes au reste de l'Église chrétienne que l'on peut dès lors appeler officielle. En effet le Concile d'Arles (314) organisé par l'Empereur et à ses frais condamne ceux qui en Afrique du Nord, autour de l'évêque Donat, dans la région de Carthage, se sont séparés, argumentant que leur

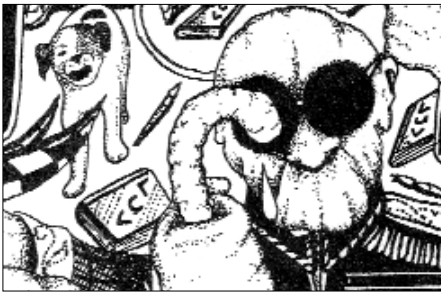
3. L'Exil est la conséquence de la première conquête de Jérusalem, en 597 avant JC, et de la déportation des Hébreux à Babylone. Le Temple sera rasé. C'est au retour de Babylone que les écrits bibliques seront rassemblés.

4. Ce « sermon » a eu une importance toute particulière pour un non-chrétien comme Gandhi.

5. Pourtant, au II^e siècle, le leader chrétien Marcion met en avant le Sermon sur la montagne.

6. Etienne Trocmé, « Le Christianisme des origines au concile de Nicée », Histoire des religions II, La Pléiade. Gallimard, Paris 1990.

7. La rébellion des Circoncensions commença au début du IV^e siècle. C'est lorsque les donatistes comprirent que leurs revendications débordaient, de loin, le domaine religieux



résistance à la répression romaine avait été plus « vraie » que celle des hiérarques précédents. Prenant acte de cette décision, l'Empereur les met en demeure de rendre églises et biens ecclésiastiques à qui de droit. Les Donatistes refusent. C'est la guerre. Les troupes interviennent et commettent « d'horribles excès, de Carthage au fond de la Numidie »⁶. Des bandes armées formées d'ouvriers agricoles d'origine numide, les Circoncellions⁷, vont sillonner les campagnes. L'insécurité règne. L'Empereur renonce et accorde aux donatistes la liberté de conscience. Cette rébellion est la première manifestation d'une opposition armée au pouvoir central dans le christianisme.

Le refus du monde tel qu'il est va s'incarner pendant le quatrième siècle dans le monachisme.

À nouvelle société, nouvel homme

L'Église au pouvoir entreprend la création d'un homme nouveau, présenté comme le modèle idéal du chrétien. Il doit avoir trois qualités essentielles, vivre comme un ascète, avoir une vie pure, être humble et plein d'amour fraternel. Ce beau programme, que l'on retrouvera bien souvent dans l'histoire, est en fait un réquisitoire contre une société qui se laisse aller. Prenant ces recommandations au pied de la lettre, des hommes vont se mettre en tête de fonder une société utopique. C'est le début du

monachisme. Ce mouvement n'est rien d'autre qu'une contestation de la société à travers la création de communautés incarnant une contre-société où les règles définies plus haut s'appliquent totalement.

Le IX^e et le X^e siècle voient l'Église se séculariser et devenir identique à la société. Les charges du clergé deviennent héréditaires ou se vendent au plus offrant, les prêtres se marient. C'est ce qui est dénoncé sous les noms de nicolaïsme et simonisme.

En bref, tout fout le camp...

À ce moment-là, la communauté de Cluny incarne l'alternative à cette Église déliquescence. La société médiévale est alors conceptuellement divisée en trois ordres : ceux qui prient, ceux qui portent les armes et ceux qui travaillent⁸. C'est une complexification d'une société divisée jusqu'alors en deux : les clercs et les laïcs, les puissants et les pauvres, les « litterati » et les « illitterati ».

Conséquence de l'urbanisation de la société médiévale, l'ordre des « laboratores », qui était de fait celui des paysans, s'ouvre à la main-d'œuvre artisanale et ouvrière des villes. C'est la naissance de la classe ouvrière.

Dans la même période, le pouvoir papal se renforce et se dote théologiquement du pouvoir absolu : « Il ne doit être jugé par personne. »⁹

Un mouvement social nouveau fait irruption sur la place publique et provoque la fureur du clergé en place. Il s'agit de troupes d'ermites qui

8. « Les uns prient, les autres combattent, les derniers travaillent. Ces trois groupes forment un seul tout et ne peuvent être séparés. Ce qui fait leur force, c'est que ceux qui travaillent le font pour les deux autres ordres ; à leur tour, ceux-ci prient ou combattent pour eux. Ainsi, tous trois se soulagent les uns les autres. » D'après Adalbéron, archevêque de Reims, Poème au roi Dagobert, vers 1027.

déferlent de ville en ville dans toute l'Europe, «hordes hirsutes d'ermites en rupture de solitude».

La première remise en cause populaire de l'Église est celle du mouvement des Chiffonniers, la «Pataria», vers 1050 en Italie, auquel on peut rattacher les leaders de la «révolution démocratique» qui prit le pouvoir à Rome de 1144 à 1155, proclamant la fin du pouvoir temporel du pape.

Un changement important et décisif intervient au milieu du XII^e siècle avec l'essor des villes. Celui-ci s'accompagne de la revendication par les cités de l'auto-gouvernance, d'un accroissement significatif de la richesse et de l'apparition d'un véritable prolétariat urbain. Face à ces phénomènes nouveaux, un courant contestataire se fait jour. Devant cette richesse qui s'étale, devant cette croissance économique sans précédent, la revendication de la pauvreté est le discours radical. Deux hommes vont en jeter les bases : Pierre de Bruis et Henri de Lausanne. Le premier récuse tous les sacrements de l'Église et les rituels, à l'exception du baptême qui ne peut être administré qu'à des adultes. Pour Jean Séguy, spécialiste du non-conformisme religieux¹⁰, « il faut voir en Pierre de Bruys le représentant extrême d'une nouvelle conscience historique ». Il sera mis à mort sur un

bûcher. Son ami Henri de Lausanne prend alors sa suite. Continuant une prédication de la pauvreté, il se trouve *nolens volens* à la tête d'une révolte populaire contre l'évêque du Mans en 1120. Expulsé, il laisse une cité en cendres. Condamné par un concile, il se réfugie dans le midi toulousain.

Parallèlement au courant des «pauvres», une tendance messianique et apocalyptique fait son apparition. Un notaire de la cour de Flandres, Tanchelm, attaque les mœurs dissolues du clergé. Un prolétariat inquiet de son avenir se rassemble autour de lui. Le peuple cesse de payer la dîme au clergé et la lui verse. Il se présente alors comme le Christ, annonce la fin des temps. Il dit être le roi de la fin des temps, être venu établir un royaume d'égalité. Ce qui ne l'empêche pas de mener grand train. Attrapé par l'évêque de Cologne, il s'échappe et dirige pendant trois ans une guérilla contre les féodaux et les clercs. Il est tué en 1115. Trente ans environ après, en Bretagne et en Gascogne, Eudes de l'Étoile prêche la fin des temps parmi les paysans misérables. Entouré de partisans, vivant dans les forêts, il pille, brûle tout ce qui a relation avec le clergé. Avec le fruit de ces «reprises», il organise de magnifiques banquets où il apparaît en habits royaux. C'est le Royaume de Dieu sur terre.

Par la suite, deux mouvements vont s'engager dans la voie tracée par les prédicateurs de la pauvreté : les vaudois et les humiliati.

Nés à Lyon, de la prédication du riche marchand Pierre Valdo qui a abandonné ses biens, les vaudois professent la pauvreté volontaire. Des clercs, qui les ont rejoints, traduisent la Bible en langue vulgaire. En 1184, le Pape Lucius III les frappe d'anathème. En Italie, le même phénomène

10. Jean Séguy, «Non conformisme religieux», *Histoire des religions II*, op. cit.

11. L'Église vaudoise a rejoint le protestantisme et est devenue une Église comme les autres.

12. « Qui est pauvre, en quelque lieu qu'il soit, est toujours triste et honteux. Que soit maudite l'heure où fut conçu le pauvre, car il ne sera jamais ni bien nourri, ni bien vêtu, ni bien chaussé ! Il ne sera pas non plus aimé ni élevé. » *Roman de la Rose*. « Celui qui est contraint à mendier, comment sera-t-il préservé du péché. » Jean de Meun.

apparaît, celui des humiliati. Ils seront condamnés en même temps que les vaudois. Cette condamnation ne suffira pas à les faire disparaître¹¹, et au début du XII^e siècle le Pape Innocent III renoue avec une partie d'entre eux et les installe dans des couvents ateliers.

Une opposition intellectuelle à la «pauvreté volontaire» va naître simultanément autour d'un enseignant parisien, Pierre le Chantre, et donner une justification théologique à l'enrichissement et donc au nouveau pouvoir économique naissant. Le travail n'est plus une pénitence. Le Roman de la Rose sera l'expression littéraire de ce courant¹².

Le courant de la pauvreté volontaire, dont François d'Assise fut un des fleurons, rentrera complètement dans le rang après la création des ordres mendiants.

Hors de l'Église, mais devenant de fait une contestation de cette institution, créant des communautés où la vie est «plus juste», le catharisme a fait son apparition à la même époque.

Il s'agit certainement du mouvement contestataire le plus connu de cette société dominée par l'Église. Ce n'est pas un mouvement chrétien. En cela, il est le danger suprême non seulement pour l'Église instituée mais aussi pour le christianisme. Il en est la contestation suprême. Son origine balkanique ne

semble pas faire de doute. Son succès est dû au rejet de l'Église Catholique par une grande partie de la population. Ce n'est en tout cas pas un courant libérateur. Selon René Nelli¹³, au centre de la croyance des purs, on trouvait l'idée d'une racine du mal viciant toute manifestation originellement bonne, et la conviction que «la créature co-éternelle au Créateur n'avait point de liberté». On ne retrouve là aucune idée messianique, eschatologique, aucune promesse d'une société libre.

Pour combattre le catharisme, l'anathème, l'excommunication ne suffisent plus. Il faudra l'alliance de tous les sabres et de tous les goupillons d'Europe pour en venir à bout. On oublie souvent dans la Geste des croisades, celle qui fut, à cette occasion, déclenchée contre le petit peuple au sein même de la chrétienté. Il faudra quarante années de violence pour que tombe enfin en 1255 la dernière place forte.

Cette croisade n'arrêtera en aucune façon la contestation socio-religieuse.

Pour éviter de se retrouver dans la même situation, la papauté se dote d'un bras armé, l'Inquisition.

Le millénarisme militant

Dans le courant théologique de la pauvreté, un théologien réputé, Joachim de Flore, va combiner cette notion avec celle du millénarisme. Très respecté de son vivant, mais tenu sous contrôle par le pape, il meurt en 1202. Son héritage sera revendiqué par la suite et certains livres apocryphes verront le jour.

Le Millénarisme est un courant chrétien qui met en avant la promesse contenue dans le dernier livre de la



13. Le phénomène cathare, Privat, Toulouse

Bible, l'Apocalypse de Jean. L'apôtre y annonce la plus grande bataille de tous les temps, l'Armageddon, qui verra la défaite du diable, son enchaînement et l'avènement d'un paradis sur terre de mille ans, au terme duquel il y aura le Jugement Dernier et la fin de l'Histoire.

Selon certaines prophéties, 1260 devait être l'année de cette bataille. Des processions de pénitents parcoururent alors l'Europe en appelant à la repentance.

En Italie apparaît un groupe que l'on pourrait qualifier de «féministe» autour de Guillelma en qui bientôt ses disciples voient l'incarnation du Christ. Après sa mort en 1281, il faudra que l'Église se rende maître de son tombeau, brûle son cadavre et quelques disciples pour que ce courant disparaisse. Parallèlement, l'ouvrier agricole Segarelli commence à prêcher la fin du monde et l'avènement d'un royaume égalitaire. Mort sur un bûcher, il a un successeur, Dolcino, qui rassemble autour de lui une véritable armée. Pour lui, la prédication ne servait à rien. Il fallait chasser par la force pape, évêques et cardinaux, brûler leurs richesses et instaurer l'égalité sur terre. Pourchassé, il se retranche dans les montagnes, d'où il mène une guerre d'embuscades. Ce groupe sera liquidé sur les bûchers en 1307.

Les grands mouvements sociaux

À partir de ce moment, le nombre de courants hérétiques s'accrut et ce jusqu'à la Réforme.

Quand on regarde l'implantation géographique des courants annonçant

14. Tabor, ville haut perchée du centre de la Bohême. Place forte de ce courant religieux.

15. Ils disparaîtront en 1620. L'Empereur a changé, et va réduire les protestants de Bohême. Ils seront écrasés près de Prague, au lieu-dit de la Montagne Blanche. C'est le début de la Guerre de Trente ans.

la Réforme, on s'aperçoit qu'ils s'inscrivent dans la partie de l'Europe où le développement industriel médiéval est le plus fort. C'est une bande qui va de l'Angleterre à la Bohême, avec au nord la limite de la Scandinavie et au sud le Nord des Alpes. Jean Séguy décrit cette région ainsi: «La surnatalité y apparaît la plus importante. Les contrastes de fortune y sont plus visibles qu'ailleurs et la création d'un prolétariat de ruraux déracinés y favorise l'instabilité psychosociale.»

Il y a les «Frères de la Croix», aux Pays-Bas, qui interprétaient des tremblements de terre comme les signes de la fin des temps et attendaient la venue d'un empereur des derniers jours. Des groupes de flagellants se répandirent à travers les villes germaniques, ils existèrent en Thuringe jusqu'au XV^e siècle. Puis il y eut le courant du «Libre Esprit» où se mêlent la revendication sociale, l'abandon des richesses et la sainteté de ceux qui suivent ce précepte, quoi qu'ils fassent par la suite.

En Bohême, la prédication de Jean Huss rassemble les foules. On a là un exemple de la circulation des idées au Moyen Âge. La théologie hussite est directement influencée par un prêtre anglais, professeur à Oxford, Wycliffe. Ce dernier, sans jamais renoncer à ses revenus ecclésiastiques, dénonça les sacrements, la hiérarchie et la richesse de l'Église romaine.

Convoqué à un concile pour s'expliquer, Jean Huss est arrêté, jugé et brûlé en 1415. Loin de calmer les choses, sa mort provoque la révolte des partisans du martyr. Il y a deux courants. Les «calixtins» partisans de simples réformes théologiques, représente ce que l'on pourrait qualifier de courant nationaliste. Ce qui leur



importe, c'est de reconquérir leurs droits nationaux niés par la bourgeoisie allemande qui exerce alors le pouvoir en Bohême. Le deuxième courant, celui des radicaux, est d'une autre trempe. Ces derniers, qui ont pris le nom de Taborites¹⁴, recrutent parmi les couches les plus populaires de la société. Ouvriers des villes et ouvriers agricoles, petits nobles et paysans forment l'essentiel des troupes. Pour eux, la révolte armée doit se terminer par le retour du Christ et l'instauration du royaume de Dieu sur terre.

Les calixtins effrayés par le radicalisme de leurs alliés les affrontent et les défont lors de la bataille de Lipan en 1434. Tabor ne fut réduite qu'en 1452. Ce dernier acte sonne ainsi la fin de cette révolte. Mais ce n'est pas pour autant la fin de l'irruption révolutionnaire. Sous une autre forme, qui tire la leçon de l'échec de la violence des Taborites, une « Union des Frères » apparaît. Une communauté rurale égalitaire se forme en 1458 dans une petite bourgade de Moravie, Kunwald. Vers 1500, elle aurait compté environ 100 000 membres. Malgré les fondements religieux non-conformistes de celle-ci (prêtres élus par les membres de la communauté, baptême des adultes, refus de la succession apostolique), l'empereur Rodolphe met fin un siècle plus tard aux interdits civils contre les « Frères »¹⁵.

Le terrain est prêt pour un mouvement social d'envergure. C'est la Réforme. Elle va transformer définitive-

ment la carte politique du monde connu, transformation entamée avec la chute de Constantinople aux mains des Turcs, en 1452, et, quarante ans plus tard, la découverte du Nouveau Monde. La Réforme clôt définitivement le Moyen Âge.

Comme en Bohême et tout au long du Moyen Âge on se trouve face à un mouvement qui se divise en deux, une partie veut des réformes théologiques sans avoir l'intention de toucher le moins du monde aux structures de la société, l'autre courant revendique un changement radical. La plupart du temps, cette tendance que Jean Séguy qualifie avec raison de « Réforme radicale » est passée sous silence ou minimisée par les historiens de Réforme. Dans cette période troublée de 1517 à 1535, le mouvement couvre une bonne partie de l'Allemagne d'alors, de la plaine du Rhin jusqu'à Münster en Westphalie.

Le printemps 1525 voit la guerre des paysans enflammer l'Allemagne, du sud de l'Alsace à la Thuringe. La crise économique qui frappe cette région est à l'origine de cette éruption sociale. En Alsace, la mémoire de cette époque est encore vivante aujourd'hui à travers l'oriflamme du Bundschuh, un soldat portant un drapeau sur lequel est inscrit *Freiheit*, liberté. Cette révolte est écrasée dans le sang, d'abord aux limites de la Lorraine à Saverne, puis au centre de l'Alsace à Scherwiller. Il en sera de même en Thuringe et en Forêt-Noire.

De toute cette période émerge un homme. Arrêtons-nous sur sa personnalité, sur celui qu'Ernst Bloch appela le « Théologien de la Révolution » : Thomas Münzer. Né en 1489, il est prêtre de Zwickau en Saxe, il suit Luther lorsque celui-ci se dresse contre Rome, à partir de 1517. Il rencontre dans sa paroisse un groupe d'« illuminés » qui annoncent le retour du Christ. Après que les Turcs auraient conquis le monde (menace réelle à cette époque), les élus se soulèveraient et détruiraient les impies et le millénium commencerait.

Münzer reprend à son compte l'idée millénariste et annonce que le croyant habité par Dieu ne peut plus pécher. Il s'adresse alors aux ouvriers et artisans de sa paroisse en détresse économique. Ses attaques contre les richesses de l'Église le font expulser de sa cure. Il s'enfuit en Bohême et écrit un « Manifeste » où il se désigne comme l'outil de Dieu pour purifier la terre. Puis il erre en Allemagne pendant deux ans. Il a traduit la messe en allemand bien avant Luther. Fin 1523, début 1524, il crée la « Ligue des élus » mi-révolutionnaire, mi-millénariste qui recrute chez les ouvriers et artisans. Il tente peu après de rallier les nobles locaux à ses thèses, mais sans succès. Il doit alors fuir de la cure d'Allstedt qu'il occupait depuis quelques mois, et en février 1525 il s'installe à Mühlhausen en Thuringe, au centre de l'Allemagne. Münzer s'engage à fond dans la révolte

des paysans qui a lieu dans la région à ce moment-là. Les paysans ne semblent pas se sentir concernés par le millénarisme de Münzer mais font confiance à cet intellectuel pour rédiger la charte de leurs revendications. La guerre des paysans s'achève trois mois plus tard, à la bataille de Frankenhausen, Münzer est pris et décapité.

À la recherche de précédents significatifs dans l'histoire sociale de l'Allemagne, Engels va s'arrêter sur cette période troublée. Dans son ouvrage *la Guerre des Paysans* paru en 1850, l'ami de Marx va donner à Thomas Münzer un rôle central dans la « guerre des paysans ». Il en fait le prototype de l'intellectuel d'avant-garde, tout en sous-estimant sa dimension religieuse.

Mais la mort de Münzer ne sonne pas la fin des troubles. Simultanément, la Réforme est entrée à Münster en Westphalie où la bourgeoisie mène le combat, soucieuse de se débarrasser du prince-évêque.

Le changement de pouvoir ne suffit pas à satisfaire les plus pauvres. L'anabaptisme¹⁶ pacifique fait son entrée dans la ville en 1533. Son maître à penser Melchior Hoffmann prévoit pour la même année le retour du Christ et l'instauration du Royaume de Dieu à Strasbourg. Ne voyant rien venir, certains membres du groupe décident de donner un coup de pouce. Jan de Leyde et Jan Matthys s'emparent de la cité. Luthériens et catholiques la quittent alors que de partout des anabaptistes la rejoignent. Début 1534, persuadé d'être l'endroit où le Royaume de Dieu va être établi, le nouveau pouvoir décide de passer à la vitesse supérieure. La communauté des biens est établie, la ville devient un immense monastère. L'évêque entoure

16. L'anabaptisme, un courant radical de la Réforme, refuse le baptême des enfants (seuls les adultes qui se convertissent peuvent le recevoir) et prône le refus des armes. Les anabaptistes ne sont pas non-violents mais non-résistants. Les héritiers actuels de ce courant sont les Amish et les Mennonites.

17. Dans ce descriptif millénariste, il ne faut pas oublier le « Reich de mille ans » cher aux nazis.

la ville et y met le siège. Matthys sous le coup d'une illumination tente une sortie et se fait tuer. Jan de Leyde, qui lui succède, s'entoure d'un collège de douze apôtres et fait régner la terreur. Il établit la polygamie. Cela va durer un an, les nobles alentour ayant d'autres chats à fouetter. En juin 1535, la ville est prise, les anabaptistes seront liquidés dans un carnage qui durera plusieurs jours.

Ce sera la dernière irruption du désir de révolution dans l'Europe nouvelle. Il faudra attendre deux cent quarante ans pour que cette idée renaisse avec la Révolution américaine puis la française.

La description de ce qui s'est passé pendant quelques centaines d'années dans la sphère européenne ne doit pas laisser penser qu'ailleurs il ne s'est rien passé, et que le désir de révolution est seulement européen. Les nombreuses révoltes qui ont parsemé l'histoire de la Chine et de la Russie sont là pour nous le rappeler. Il reste aux historiens du sous-continent indien, de l'Afrique, à faire un travail de recension des événements semblables et de leur arrière-plan idéologique.

L'idée de révolution va emprunter aux Lumières le refus de la transcendance. Les hommes sont seuls, et seuls acteurs de leur libération. Mais la forme de cette revendication reste héritière des formes du passé. Donc plus de dieu, plus de messie, mais le Royaume de Dieu est remplacé par le communisme, le socialisme, tel qu'il est conçu par les léninistes, étant la période intermédiaire, le Millénium¹⁷.

La Révolution remplace la bataille finale, l'Armageddon des textes bibliques. Le porteur de cette espérance n'est plus le chrétien de base, mais le prolétaire investi d'une mission historique. Le Livre s'appelant soit le

Capital soit les écrits de Lénine, Staline et consorts, soit dernier en date le « petit livre rouge ».

Marx sera celui qui empruntera le plus à la téléologie religieuse, même si cela semble être à son corps défendant. Rétorquant au bourgeois (en tant que collectif) qui déclare que « la mission humaine du prolétaire et donc du prolétariat est de travailler quatorze heures par jour ». Marx avance que sa « mission est de renverser tout le régime bourgeois ». ¹⁸ Cela va être la naissance de ce concept de la « mission historique du prolétariat » que les thuriféraires du marxisme vont utiliser comme justification ultime de leurs crimes. Pourtant Marx dans *la Sainte Famille*, revenant sur les tâches du prolétariat, lui donnera une dimension christique en avançant que « le prolétariat ne s'érige pas en classe universelle de la société car il ne triomphe qu'en se supprimant lui-même et en supprimant la classe adverse. Dans ce cas, le prolétariat aura disparu tout aussi bien que la propriété privée dont il est le produit ». ¹⁹

Cette deuxième citation est aussi absente du discours léniniste classique, car elle réclame la disparition de cette classe dont les théoriciens marxistes se font au mieux les porte-parole, au pire les leaders.

Nous, libertaires, anarchistes, communistes de conseils ou autres, ce n'est pas parce que nous avons échappé à l'adoration du quintette historique Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao, que pour autant nous échappons aux tendances lourdes ici décrites. L'espérance de la « révolution » à venir, très présente dans les milieux libertaires, est souvent nourrie par sa prétendue

18. *Idéologie allemande*, 1846. MEW III p. 405.

19. *Sainte Famille*, 1845. MEW, II p. 98.



David Thévenet, Sans titre